

Psyché et zoomorphisme dans le journal d'internement (1942-1943) de Georges Horan-Koiransky

José Luis ARRÁEZ LLOBREGAT

Universidad de Alicante

jl.arraez@ua.es

<https://orcid.org/0000-0001-8155-1450>

Resumen

Georges Horan-Koiransky, en *Journal d'un interné. Drancy 1942-1943*, recurre con frecuencia a imágenes de animales reales y fantásticos para recordar su encarcelamiento. Dos perspectivas paralelas y complementarias, el psicoanálisis y la mitocrítica, permiten desvelar y analizar lo que está en juego. El psicoanálisis nos brindará la posibilidad de establecer un vínculo entre el uso del lenguaje figurado y los trastornos de estrés postraumático derivados del encarcelamiento de Georges en la Police aux Questions Juives (PQJ) y en los campos de tránsito. Una vez examinada la psique del diarista, un enfoque mitocrítico basado en los planteamientos de Gilbert Durand sobre la imaginación nos permitirá revelar la presencia de imágenes zoomórficas durante su aprehensión e interpretación del universo intramuros de los espacios de reclusión.

Palabras clave: Shoah, diario, animalización, psicoanálisis, imaginario.

Résumé

Georges Horan-Koiransky, dans *Journal d'un interné. Drancy 1942-1943*, présente un recours fréquent aux images d'animaux réels et fantastiques lui permettant de se remémorer son emprisonnement. Deux perspectives parallèles et complémentaires, la psychanalyse et la mythocritique, fournissent les moyens d'en révéler et d'en analyser les enjeux. La psychanalyse nous offrira la possibilité d'établir un lien entre l'utilisation d'un langage figuré et les troubles de stress post-traumatique survenus après la réclusion de Georges à la Police aux Questions Juives (PQJ) et aux camps de transit. Une fois examinée la psyché du diariste, une approche mythocritique par le biais des thèses de Gilbert Durand sur l'imagination nous permettra de révéler l'irruption d'images zoomorphes lors de son appréhension et interprétation de l'univers *intra-muros* des espaces de sa réclusion.

Mots clés : Shoah, journal intime, animalisation, psychanalyse, imaginaire.

Abstract

Georges Horan-Koiransky, in *Journal d'un interné. Drancy 1942-1943*, makes a recurrent use of images of real and fantastical animals to evoke his imprisonment. Two parallel and

* Artículo recibido el 12/09/2024, aceptado el 31/01/2025.

complementary perspectives, psychoanalysis and mythocriticism, shall provide the means for revealing and analysing the issues at stake. Psychoanalysis will enable us to establish a link between the use of figurative language and the post-traumatic stress disorders resulting from Georges' imprisonment in the Police aux Questions Juives (PQJ) and the transit camps. Once we have examined the psyche of the diarist, a mitocritical approach based on Gilbert Durand's suggestions on the imagination will enable us to reveal the presence of zoomorphic images in his apprehension and interpretation of the universe within the walls of the places of imprisonment.

Keywords: Shoah, diary, animalization, psychoanalysis, imaginary.

1. Introduction

Comment s'exprimer lorsque le langage réel se montre insuffisant pour conceptualiser l'image d'un vécu traumatisant, où le statut de l'être humain est mis en question ? Comment prendre la parole lorsque, du seul fait d'être juif, on est victime et témoin de toutes sortes de vexations et de mauvais traitements physiques ? C'est à ce moment précis qu'il devient possible à l'ineffable de s'exprimer par le biais d'un langage imagé évoquant le règne animal, ses us et ses coutumes. Cela laisse transparaître la domination de ce dernier par le tout-puissant être humain, qui reste encore maître de la domestication, de l'exploitation, de la chasse et de l'extermination. Primo Lévi (1997 : 21), remémorant sa déportation à Auschwitz, en fait maintes fois usage par le recours aux symboles zoomorphes, comme en témoignent les vers suivants évoquant le transfert du camp de transit de Fossoli vers celui de Monowitz-Buna :

Qu'y a-t-il de plus triste qu'un train ? // Qui part quand il le faut, // Qui n'a qu'une seule voix, // Qui n'a qu'un seul chemin, // Rien, vraiment, n'est plus triste qu'un train. // Ou peut-être un cheval de trait. // Coincé entre deux brancards // Et qui ne peut même pas regarder de côté. // Sa vie se résume à marcher. // Et un homme ? N'est-ce pas triste un homme ? // S'il vieillit dans la solitude // S'il croit que son temps est fini. // Un homme, c'est bien triste aussi.

Dès l'ouverture des grilles de dizaines de camps de transit, de concentration et d'extermination, certaines victimes et/ou leurs descendants ont fait appel aux images animalières dans leurs témoignages. En tant qu'expression artistique propice à l'anthropomorphisme, la bande dessinée se distingue tout particulièrement : citons notamment *Mickey au camp de Gurs* (1940) de Horst Rosenthal, *La Bête est morte !* (1944-1945) d'Edmond-François Calvo et *Maus* (1980-1991) d'Art Spiegelman.

En dehors de ces ouvrages, nous citerons le journal de Georges Horan-Koiransky (Saint-Petersbourg, 1894 – Boulogne-Billancourt, 1986), dessinateur industriel juif arrêté chez lui à l'aube du 11 juillet 1942. En raison des lois antisémites, il fut transféré à la Police aux Questions Juives (PQJ), puis interné successivement aux camps

de Drancy, de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande, pour revenir finalement à Drancy. Dans l'attente de sa libération en tant que « conjoint d'aryenne », pour endurer les journées pénibles d'internement (12 juillet 1942 – 13 mars 1943), cette âme d'artiste se consacra clandestinement à l'écriture et au dessin (Horan-Koiransky, 2017a). Grâce à ces deux activités, il parvient à trouver un équilibre psychologique dans un environnement hostile, constamment confronté à la faim, aux maladies, aux parasites et aux mauvais traitements physiques et psychologiques. Nous soulignerons tout particulièrement l'impact émotionnel provoqué par l'arrivée ininterrompue de nouveaux internés, le transfert continu vers d'autres camps de transit et les déportations vers une destination inconnue.

Ces notes brèves, prises hâtivement par Georges durant son internement, prendront la forme d'un journal immédiatement après sa libération en avril 1943. Cependant, le manuscrit ne sera publié par sa belle-fille qu'en 2017 (Horan-Koiransky, 2017b¹), quelques années après la mort de son fils Alain². Dans un style simple, il y dévoile et analyse son arrestation à la PQJ, ainsi que la vie quotidienne des prisonnières et prisonniers de ces trois camps de transit, considérés comme les « antichambres de la mort pour les Juifs » (Peschanski, 1997 : 97). Outre ces entrées descriptives, il accorde une attention particulière à l'auto-analyse de sa judéité, une condition ressentie pour la première fois durant sa captivité. Certains passages du journal sont investis d'un langage figuré, contribuant à la littérarité du document. Parmi tous les recours stylistiques introduits par l'auteur, l'un d'eux excelle : l'inclusion systématique d'images zoomorphes.

De sorte à examiner les motivations qui justifieraient le recours fréquent du diariste aux images d'animaux réels et fantastiques dans la remémoration de son emprisonnement et de son internement, ce travail introduira deux points de vue parallèles et complémentaires. Une perspective psychanalytique tentera tout d'abord de mettre en rapport l'utilisation d'un langage figuré avec les troubles de stress post-traumatique survenus après la réclusion de Georges à la PQJ et aux camps de transit. Suite à l'examen de cette psyché individuelle, nous adopterons une seconde perspective, mythocritique, afin d'approfondir la psyché collective par le biais des thèses de Gilbert Durand sur l'imagination (1964), l'objectif sera également de révéler l'irruption d'images zoomorphes lorsque le diariste appréhende et interprète ses rafles et l'univers *intra-muros* des camps de transit.

¹ Par la suite, les citations renvoyant à cet ouvrage seront présentées dans le texte de la manière suivante : (JID :).

² Suite à ce décès, sa famille retrouvera des dessins et deux cents pages d'écrits intimes sur son internement. D'après l'éditeur, il existerait deux versions différentes du journal ; cependant, seule une partie des héritiers a accepté de donner la sienne pour la publication.

2. Approche psychanalytique des images zoomorphes : symbolisation et abréaction

Les premières expériences d'exclusion sociale de Georges ont lieu pendant les deux années précédant son arrestation, durant lesquelles il est victime et témoin des nombreuses lois antisémites portant sur le statut des citoyens juifs. Toutefois, si le diariste consacre bien les premières pages de son journal à cette question (*JID* : 27-30), rien de ce qu'il vivra au cours de cette période n'est comparable à ce qu'il endurera pendant ses huit mois de privation de liberté. Dans les cellules de détention provisoire de la PQJ, et *a fortiori* dans les camps de transit, Georges est confronté aux mauvaises conditions d'incarcération et au traitement dégradant infligé régulièrement par les autorités françaises et allemandes. La cohabitation avec d'autres internés rend d'autant plus difficile la situation à laquelle il doit faire continuellement front : « Nous souffrons souvent de la promiscuité, de l'inimaginable grossièreté d'un certain nombre de truands presque authentiques, nos co-locataires » (*JID* : 122).

Suite à sa libération, Georges entreprend la mise en discours de la réalité vécue et perçue « pour [se] libérer d'une obsession » (*JID* : 27), selon son propre témoignage. En psychanalyse, la « symbolisation » décrit la transformation des expériences vécues en contenus psychiques. Celle-ci se concrétise moyennant un exercice ayant recours au langage, à la pensée et aux « fantasmes inconscients » (Manzano et Abella, 2018 : 26) renfermés au cœur de l'appareil psychique, bastion où « logent » les événements vécus par un individu. Toutefois, dans le cas particulier de Georges, lors de la symbolisation de ses expériences, les blessures psychiques non cicatrisées l'empêchent parfois d'utiliser un langage réel pour représenter le mécanisme de la Shoah, les internés, les attitudes et les comportements des autorités allemandes et françaises, ainsi que certains espaces de la PQJ et des camps.

Du point de vue psychanalytique, la symbolisation déchaîne une « abréaction », à savoir

[...] la libération des émotions, libération spontanée sous forme d'expression émotionnelle diverse (pleurs, cris, manifestations somatiques, récit...). L'abréaction peut être ainsi comparée à une purge émotionnelle, lorsqu'un trop plein d'émotion envahit le sujet (De Soir et Vermeiren, 2002 : 33).

En ce sens, le zoomorphisme constitue pour Georges une réaction à la fois émotive et défensive, dont la finalité est la libération des affects négatifs attachés à ses vécus douloureux.

Pour comprendre le rôle protecteur de la symbolisation contre ses pulsions, nous nous tournerons vers Robert Pelsser (1989 : 718) pour qui ce mécanisme fondamental de l'expression de l'inconscient est « la capacité à transposer sur la scène psychique ce qui relie le sujet à la fois à l'objet et à la pulsion, si ce n'est ce qui relie l'un à l'autre la pulsion et l'objet ». Selon cette perspective, le témoignage des souvenirs traumatisants permet à Georges de cerner ces derniers, puis de les délester de leur charge

émotionnelle négative ; ceci par le moyen d'une représentation où les attitudes et les comportements des victimes et des bourreaux, ainsi que certains emplacements des camps, s'imposent à la catégorie de l'animalité. L'écriture permet alors d'échapper à la réalité endurée, rétablissant ainsi son équilibre émotionnel. À ce sujet, nous citerons les lignes faisant immédiatement suite à l'incipit, où l'auteur fait explicitement appel au pouvoir de guérison de l'écriture et de la peinture :

Je suis intoxiqué de Drancy, saturé. Toutes ses images – j'en ai fait des centaines, peut-être un millier – me sont familières, elles sont impressionnées dans ma pensée, et mes yeux les reconstituent. Je dors encore sous leur maléfique influence. Je n'ai que ce moyen de leur échapper, les fixer sur le papier. Elles s'useront (JID : 27).

La volonté de se représenter *in absentia* ses oppresseurs, leurs attitudes et comportements déclenche chez Georges sa capacité de symbolisation, lui permettant de surmonter son expérience tout en lui conférant un sens. Les images zoomorphes, médiatrices des pulsions et des instincts, mais aussi moyen de leur refoulement, endossent dès lors le rôle de stabilisateurs psycho-sociaux. Par cette faculté, l'ancien interné agit pour la guérison de ses blessures psychiques, tout en renforçant sa résilience.

L'expérience du jeune dessinateur comporte certains épisodes emprunts d'un langage figuré dépeignant l'animalité. De ce fait, nous justifierons l'emploi des douloureuses synecdoques « chair fraîche » (JID : 260) et « tête de bétail » (JID : 182) pour désigner les internés sélectionnés prêts à être déportés. À cet égard, Simone Korff-Sausse (2007 : 86) estime que « [l']animalité, c'est une figure : figure de l'extrême, de l'altérité, du double ou du miroir. C'est pourquoi, la figure de l'animal [...] apparaît dans le champ clinique des situations extrêmes [...] ». Ce lien établi entre animalité et situations vitales limites illustre notre étude au regard de la nature des événements vécus et perçus par Georges durant son internement.

Le comportement des oppresseurs favorise chez Georges l'appropriation, à travers le langage imagé, d'une réalité difficilement appréhensible autrement. De cette manière, nous pouvons saisir la portée du terme « lapereau »³ (JID : 135) introduit pour désigner les orphelins nouvellement arrivés à Drancy sous les cris menaçants des gendarmes, eux-mêmes appelés « brigade de moustiques » (JID : 155). En effet, Georges glisse dans son discours des images zoomorphes lorsque sa capacité d'identification se refuse à considérer les bourreaux et les victimes comme appartenant à l'humain en raison du traitement réservé par les premiers aux seconds. À ce sujet, nous introduirons Gilles Deleuze et Felix Guattari (1980 : 288), pour qui « les rapports objectifs des animaux entre eux ont été repris dans certains rapports subjectifs de l'homme avec l'animal, du point de vue d'une imagination collective, ou du point de vue de

³ Nous compléterons l'analyse de ces symboles du point de vue mythocritique dans la section suivante.

l'entendement ». Incapable de réaliser la représentation humaine des mauvais traitements infligés par les autorités aux internés, l'animalité devient pour Georges une façon d'exprimer l'ineffable. Selon Vicente Sánchez-Biosca (2001 : 171), un écrivain mis face aux aspects ineffables de la Shoah « [créé] de nouveaux mots, des métaphores qui exhibent l'horreur de l'inhumanité tout en s'opposant avec virulence à la stabilisation d'un langage commode et typifié ». Pour Georges, la transmutation en univers zoomorphe est un reflet de sa réflexion sur l'identité des oppresseurs et des victimes dans des conditions extrêmes de vie. La symbolisation zoomorphe lui offrira donc, en accord avec les affirmations de Simone Korff-Sausse (2007 : 86), la possibilité de « projeter tous les aspects contradictoires de l'humanité [...], de définir l'humain par ce qu'il n'est pas », puisque tout ce dont il avait été témoin et victime n'avait aucun lien avec l'humain, mais plutôt avec la bestialité.

D'autre part, ayant subi en tant que Juif des sévices physiques et psychologiques comparables au comportement dominant de certains hommes envers les animaux ou des animaux entre eux, son utilisation d'un langage figuré zoomorphe renvoie à la tentative de déshumanisation exécutée par les autorités sur les persécutés.

De même, la rédaction de ses « vécus extrêmes » fait état de la présence duelle de représentations à la fois dévalorisantes et positives de certains animaux. Ainsi, l'image repoussante du chat (*JID* : 32), symbolisant les membres de la PQJ, coexiste avec sa perception élogieuse (*JID* : 187). Cette perception élogieuse est introduite pour mettre en relief, tout comme chez les félins, la souplesse et l'agilité des orphelins débarqués au camp d'internement. À ce propos, nous introduisons L. Herz (2004 : 73), pour qui « peu d'animaux sont aussi ambivalents, [...] tour à tour caressant et griffu ». Un contraste similaire s'opère sur le chien en tant que victime (*JID* : 88, 129) et en tant qu'agresseur (*JID* : 58). Pour renforcer cette idée, nous mettrons l'accent sur la dualité symbolique de ces animaux qui « présentent ce double caractère aussi doux que possible pour les gens de la maison et ceux qu'ils connaissent et le contraire pour ceux qu'ils ne connaissent point » (Le Bras-Chopard, 2000 : 143).

De cette première approche, nous concluons que la symbolisation du « traumatisme historique »⁴ (Mathier, 2006 : § 8) accomplie par Georges est destinée essentiellement à sa restauration psychique, à l'épuration de tout ce qui encombre son esprit tourmenté par l'expérience douloureuse de l'internement, et de tous les vécus lancinants qui le tourmentent.

⁴ Irène Mathier (2006 : § 8) introduit le concept de « traumatisme historique » pour désigner un traumatisme « lié à une histoire collective de violence totalitaire, dépendante de l'histoire d'un pays et parce qu'il se réfère à un événement indépendant du passé infantile ».

3. Approche mythocritique de l'imaginaire symbolique de l'animal façonné par Georges Horan-Koiransky

Afin d'enrichir notre étude psychanalytique des « fantasmes inconscients » de Georges, ces derniers peuvent être désormais considérés à travers leur dimension mythocritique. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les recherches développées par Gilbert Durand dans *L'Imagination symbolique*. Dans son ouvrage, Durand (1964 : 116) évoque la puissance du symbole dans les mêmes termes que la psychanalyse, à savoir son pouvoir sur la conscience et son rôle d'harmonisation et d'organisation sur la psyché qui se révèle comme médiateur entre les pulsions, les instincts et la répression :

D'abord et dans sa donnée immédiate, dans sa spontanéité, le symbole apparaît comme rétablissant l'équilibre vital compromis par l'intelligence de la mort, puis pédagogiquement le symbole est utilisé pour le rétablissement de l'équilibre psycho-social, ensuite, si l'on examine au travers de la cohérence des herméneutiques, le problème de la symbolique en général, l'on s'aperçoit que la symbolique par la négation de l'assimilation raciste de l'espèce humaine à une pure animalité, fût-elle raisonnable, établit un équilibre anthropologique qui constitue l'humanisme ou l'œcuménisme de l'âme humain.

Pour le fondateur de la mythocritique (Durand, 1964 : 7-8), l'imaginaire représente l'essence de la vie mentale des êtres humains. Se détournant d'une prise de position rationaliste, l'auteur estime que lors du processus d'interprétation du monde, la conscience possède la capacité de se représenter directement une réalité, puisque « la chose elle-même semble présente à l'esprit » ou indirectement, du fait que « la chose ne peut se présenter "en chair et en os" à la sensibilité [...] l'objet absent est re-présenté à la conscience par une image ». Concernant cette distinction de l'image psychique, il précise que

[...] la conscience dispose de différents degrés de l'image selon que cette dernière est une copie fidèle de la sensation ou simplement signale la chose – dont les deux extrêmes seraient constitués par l'adéquation totale, la présence perceptive, ou l'inadéquation la plus poussée, c'est-à-dire un signe éternellement veuf du signifié, [...] ce signe lointain n'est autre que le symbole (Durand, 1964 : 10).

Dans son désir d'approfondir le sujet, Durand (1964 : 9-10) envisage par la suite le symbole comme un signe porteur d'une signification révélant une réalité empirique ; deux catégories de signes sont nuancées, selon que ceux-ci renvoient à des réalités tangibles (les signes arbitraires) ou à des abstractions (les signes allégoriques). Les premiers renvoient « à une réalité signifiée sinon du moins toujours présentable », les seconds « à une réalité signifiée difficilement présentable ». Il distingue finalement

l'imagination symbolique lorsque « le signifié n'est *plus du tout présentable* et que le signe ne peut se référer qu'à un *sens* non à une chose sensible.

Conformément aux thèses durandiennes, l'image symbolique permettrait de rendre exprimable l'ineffable, d'intervenir là où le langage direct se montre insuffisant, là où le traumatisme entrave l'expression directe.

Le symbole revêt le figuré de son signifié, permettant à l'ineffable de s'exprimer en franchissant la barrière de l'incommunicabilité. D'après Durand, l'être humain a donc la possibilité de reconstruire son passé à travers son imaginaire, par le biais de la production subjective d'images symboliques inséparables de leur dimension affective aux niveaux individuel et social. « Imaginer » ne veut donc pas dire « inventer une fiction », mais revient à créer des images psycho-affectives, capables d'évoquer certains vécus. Le symbole peut être considéré comme un signe sensible, où un individu interprète un sens inhérent à l'expression tangible qui lui est transmise.

Nous interpréterons alors l'émergence d'images zoomorphes chez Georges comme la résultante du processus de symbolisation et d'abréaction de tout ce dont il a été victime et témoin, phénomènes n'étant pas présentables en eux-mêmes. La psyché de Georges n'est pas constituée par un ensemble confus d'associations incohérentes d'images ; *a contrario*, celles-ci se structurent selon une logique spécifique autour de ses vécus *intra-muros*. Lors de l'acte d'écriture faisant suite à son expérience visuelle, la pensée symbolique du diariste se projette sur la cellule de la PQJ et sur les installations des camps, dans l'optique de construire un discours capable de rendre compte d'une expérience à la fois personnelle et collective.

Consciemment ou non, Georges appréhende la réalité à travers ses sens en tant que Juif emprisonné à la PQJ et interné aux camps. Sur la base de cette collecte d'images enregistrées dans sa mémoire, et lorsqu'il procède à leur symbolisation, le référent animal s'impose : la tentative de déshumanisation par les autorités nazies et françaises y est propice, en raison de leur volonté d'asservissement par la domestication.

Au sein de l'imaginaire de Georges, la configuration d'images symboliques zoomorphes relative aux internés, aux oppresseurs et aux emplacements demeure exclusivement le résultat des attitudes et des comportements des bourreaux à son encontre et, plus généralement, à celle de l'ensemble des internés.

Si la principale attitude des oppresseurs envers les opprimés tient en l'expression d'une toute-puissance en tant qu'aryens et en tant qu'autorités armées sur place, il est également possible de souligner plus généralement l'hostilité, la colère et l'agressivité envers les Juifs. En réaction, les détenus font essentiellement montre d'obéissance, bien qu'en privé, les manifestations de résistance pacifique soient très nombreuses. Par leur conduite, bourreaux comme victimes se voient « zoomorphisés » dans la psyché de Georges durant certaines scènes : les gendarmes tels des prédateurs y deviennent des chats, jouant avec leurs proies par un pur plaisir sadique. En miroir de cette cruauté

dévastatrice, les détenus prennent l'apparence de souris, symbolisant leur vulnérabilité face à cette violence.

Le caractère à la fois récréatif et destructeur des gendarmes-chats est décisif pour la construction de l'image des détenus-souris. En outre, les événements survenus dans certains espaces administrés et contrôlés par les oppresseurs prennent décidément part dans la composition d'images zoomorphes dans l'esprit de Georges lors de sa remémoration. À cet égard, filant la métaphore, les cellules de la PQJ deviennent, comme nous le verrons, des souricières.

3.1. Images zoomorphes des oppresseurs

Le processus d'animalisation et de description des rapports de domination s'accroît et se prolonge dans les épisodes se déroulant dans les camps d'internement et de concentration. Dans son analyse portant sur le traitement d'êtres humains par d'autres, leur considération comme inférieurs et leur possible élimination, Le Bras-Chopard (2000 : 22) soutient que la « [v]iolence, capture et perte définitive de la liberté sont les étapes de ce processus de domination ».

La symbolisation de nombreux vécus douloureux à Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande s'accomplit grâce aux images zoomorphes des bourreaux dont les attitudes vectrices de celles des victimes ont été énoncées *supra*. Sur la base de cette relation de contraires, les gendarmes des camps sont perçus comme des « chiens harquebusiers » (*JID* : 58) dans leur mission d'organiser le regroupement des internées nouvellement arrivées à Drancy, ou comme des « chiens bergers » (*JID* : 64) en tant que responsables de leur surveillance. Les internés, avant d'être dépouillés de tous leurs effets personnels par les gendarmes-chiens bergers afin de faire fortune sur leur dos, sont pour leur part assimilés à des « vache[s] à lait » (*JID* : 64), sources de richesse et d'abondance pour leurs exploitants.

Dès août 1942, l'administration du camp se complète avec la police intérieure composée de Juifs internés destinés à régler les problèmes liés à l'ordre et à la sécurité. Cette police en action est symbolisée par Georges sous l'image d'une « volaille plumée [gloussant], [cocoricotant] » (*JID* : 122) en écho à leurs cris brefs et répétés au moment de leur mobilisation et de leur confrontation à leurs propres camarades d'internement. Du point de vue symbolique, cette image renvoie à « la volaille [caractérisée] globalement par sa bêtise », et parmi laquelle le coq « met un peu d'ordre » (Le Bras-Chopard, 2000 : 168).

La « pieuvre », dont la projection symbolique se situe à la frontière entre le réel et le fantastique, émerge dans l'esprit de Georges lorsqu'il affiche l'appareil conçu par l'Allemagne nazie, en collaboration avec les autorités françaises, pour dépeindre dans toute la France l'extermination de la communauté juive : « La pieuvre balaie toutes les régions françaises » (*JID* : 158). Selon Chevalier et Gheerbrant (1982 : 602-603), la pieuvre incarne la « représentation significative des monstres qui symbolisent habituellement les esprits infernaux ». Monstre marin, silencieux, perspicace et stratégique, la

pieuvre est identifiée avec l'entreprise d'extermination nazie, son engrenage et ses hommes.

Georges compose également des images avec des animaux fantastiques, telle la « bête » (*JID* : 181), qu'il assimile aux gendarmes de Pithiviers dans le but de montrer leur côté le plus terrifiant et menaçant vis-à-vis des internés. Cette image, que nous examinerons par la suite, sera également employée pour désigner les bourreaux au sein des camps.

Fantaisie et mythologie s'imposent également dans la psyché de Georges lorsqu'il dépeint comme « monstre » (*JID* : 183), « ogre » (*JID* : 183) et « Minotaure » (*JID* : 182), la Solution finale, dont les déportés au sort funeste sont « dans les griffes » et « entre les crocs ».

À cet égard, nous remarquerons que selon Le Bras-Chopard (2000 : 504), « le monstre est celui qui “montre” un écart par rapport aux normes naturelles d'espèces animales ou du genre humain ». La conceptualisation psychique du génocide à travers ce symbole reflète donc une « entreprise » qui dépasse à la fois l'humain et l'animal. Au regard de la symbologie, « le monstre symbolise les forces irrationnelles : il possède les caractéristiques de l'informe, du chaotique, du ténébreux, de l'abyssal » (Le Bras-Chopard, 2000 : 504) ; de son côté, l'ogre « symbolise la domination perverse » (Chevalier et Gheerbrant, 1982 : 512). Ces créatures légendaires effrayantes, intimidantes et voraces de chair humaine, sont le symbole de la terreur nazie qui anéantit les êtres humains dans l'esprit de Georges : « France, Je veux de la chair fraîche, crie l'Ogre. Chair fraîche !!! » (*JID* : 260).

Face à cet ogre, à ce Minotaure, les centaines d'internés de Pithiviers entassés dans les wagons à bestiaux attendant leur déportation sont également le sujet d'images zoomorphes, imaginées comme des « têtes de bétail » (*JID* : 182), maltraitées et offertes en sacrifice au monstre exigeant sa ration quotidienne.

L'irrationnel, la destruction et l'excès des tortionnaires se révèle dans la psyché de Georges à travers la gueule carnassière de ces créatures effrayantes, gueule qui, sur le plan symbolique, « arrive à symboliser toute l'animalité [...], gueule armée de dents acérées, prête à broyer et à mordre » (Durand, 1984 : 90).

Les images entomologiques illustrant le comportement des gendarmes envers leurs victimes sont tout aussi révélatrices : sous les ordres sadiques du capitaine de gendarmerie, la troupe se comporte comme un « escadron de parasites » (*JID* : 89) ; de ce fait, la hargne du capitaine et de ses complices envers les internés est comparable à la nocivité d'une armée de ces organismes agressant leurs victimes innocentes et inoffensives, qui ne disposent d'aucune défense.

Toute aussi pénible est l'image de gendarmes investis dans l'organisation de la déportation d'un groupe d'enfants sidérés : particulièrement appliqués dans l'exécution de leur mission, ceux-ci glissent dans l'imaginaire de Georges sous la forme d'« une

vraie brigade de moustiques » (*JID* : 155), attaquant et blessant leurs victimes innocentes et démunies.

Le moustique est un « symbole de l'agressivité » (Chevalier et Gheerbrant, 1982 : 518) ; les êtres humains qui partagent la même agressivité que les insectes possèdent à cet égard une caractéristique très significative : « le moustique impudique agit à l'insu du dormeur, porteur d'un sang étranger qui vient en quelque sorte brouiller l'intégrité de la victime » (Claeys-Mekdade & Nicolas, 2009 : 109).

Il est également possible d'identifier symboliquement cette particularité chez les gendarmes, porteurs eux aussi du sang des victimes innocentes qui les ont précédés.

3.2. Images zoomorphes des victimes

Comme énoncé ci-dessus, l'attitude des oppresseurs détermine l'attitude des victimes. Ainsi, seule la suprématie des autorités nazies et françaises sur les internés déchaîne leur symbolisation zoomorphe. En raison du traitement non humain reçu, dans la psyché de Georges se constitue l'image d'un groupe d'internés assimilés à un « troupeau » (*JID* : 65) lors de leur rassemblement dans la cour pour l'appel ; à des « bêtes » (*JID* : 78) dans l'attente de la confirmation de leur déportation ; ou à du « bétail » (*JID* : 111) à l'imminence de celle-ci.

Le comportement verbal et physique des autorités se confond avec celui d'un éleveur envers les animaux de sa ferme, lors de leur rassemblement pour leur transport ou de leur embarquement à destination de l'« abattoir » (*JID* : 80). Les coups et les volées des autorités, la peur, le désarroi, la confusion et l'entassement des internés, auxquels s'ajoutent l'enfermement dans les wagons à bestiaux, déclenchent leur symbolisation par le biais d'images zoomorphes ; le procédé est couronné par l'introduction d'une synecdoque : « Il manque trois têtes pour faire le millier. Vérification faite les partants n'étaient que 997. Nous refluons dans notre enclos » (*JID* : 182). Signalons à cette occasion l'usage du terme « tête », couramment employé dans la désignation et le décompte des unités de bétail.

La mémoire des blessures psychiques de Georges au camp insère spécifiquement certaines scènes collectives. Notons parmi elles celle où des internés, au moment de leur déportation, descendent hâtivement les escaliers des bâtiments en portant sur leur dos des fardeaux beaucoup plus grands et lourds qu'eux-mêmes. Georges reconstruit cette scène à travers l'image des fourmis (*JID* : 65) du fait de la surcharge, de leurs mouvements accélérés, irréguliers et discontinus, avec de multiples arrêts et accélérations, se précipitant d'un endroit à l'autre, s'entrechoquant à cause du grand nombre d'internés appelés à être déportés. En élargissant et en approfondissant cette image du point de vue symbolique, selon Chevalier et Gheerbrant (1982 : 365), « la fourmi est un symbole d'activité ». L'activité frénétique des insectes s'impose dans l'esprit de Georges en remémorant la scène où des internés, pris de panique, se bousculent et se

heurten entre eux. En lien avec ce chaos d'hommes-fourmis, nous appellerons la notion de « fourmillement », qui constitue selon Durand (1984 : 77) « une des plus primitives manifestations de l'animalisation ».

L'appareil psychique de Georges s'étend également aux caractéristiques du déplacement même des internés au sein du camp, qui se déplacent non plus dans une course précipitée propre aux êtres humains mais « au galop » (*JID* : 80) ; la métaphore se poursuit à travers l'attribution des tâches, évoquant des animaux de trait lors du transport de marchandises : « Des équipes de corvées charrient du matériel » (*JID* : 85). Le charriement renvoie à l'animalisation des internés et à leur domestication ; sur ce point, nous renverrons une nouvelle fois à Le Bras-Chopard (2000 : 140), pour qui « la domestication se justifie par la supériorité naturelle de l'homme sur la bête, cette raison qui démarque celui-ci de l'animalité ».

Parmi les « fantasmes » qui hantent Georges, les enfants de Drancy occupent une place prépondérante dans son journal, notamment à leur arrivée seuls au camp. Les images zoomorphes révélées par son esprit trouvent leur origine dans la peur et la vulnérabilité de ces « petits animaux », « lapereaux » (*JID* : 135), de ces « biches », qui paradoxalement se transformeront en « chats sauvages » (*JID* : 137) durant les fouilles, lorsqu'on essaie de les priver de leurs maigres possessions. De ce fait, il est important de noter que la représentation du lapin, surtout celle du jeune lapin, est associée à la peur et à la crainte ; de son côté, la « biche » symbolise « la qualité d'âme opposée à l'agressivité dominatrice » (Chevalier et Gheerbrant, 1982 : 95).

3.3. Images zoomorphes des espaces

Comme notifié *supra*, la manière dont les autorités militaires et civiles traitent les internés est fondamentale pour la configuration psychique des espaces lors de leur symbolisation. En effet, le comportement des inspecteurs avec les détenus détermine la configuration zoomorphe de la PQJ en raison des nombreux pièges tendus aux détenus, ne leur permettant pas de faire valoir leur innocence, Georges fait du bâtiment une « souricière » (*JID* : 32).

L'image de la souricière comme piège sera introduite une deuxième fois pour symboliser le camp de Pithiviers lors des déportations : « Les listes [de déportation] apparaissent. Souricière. Nous sommes dans le piège. Un à un, une à une, hommes et femmes sortent, passent dans la baraque de la fouille » (*JID* : 182). Les différents emplacements du camp de transit deviennent un immense piège sans issue tendu aux internés, qui ne savent pas comment surmonter cette situation, comment s'en sortir sous la contrainte des autorités. Au sein du commissariat-piège, les détenus-souris sont poursuivis par les inspecteurs-chats, toujours attentifs à les réprimer pour obtenir leur aveu. La symbolisation de cette expérience se réalise moyennant la configuration d'une image qui met en avant la « supériorité raciale » et civile des inspecteurs, face à la détresse et à l'impuissance des détenus, privés de tous leurs droits.

Par le traitement non humain réservé aux internés, le camp de Drancy est quant à lui transformé en véritable ferme, où la cour centrale constitue le seul espace extérieur de l'enceinte. Cette dernière, disposée autour des bâtiments en « U » en un « enclos » (*JID* : 52, 59, 62, 65, 68, 85, 134), devient un espace de terrain habituellement utilisé pour abriter les animaux d'élevage. Le même terme sera utilisé pour désigner Pithiviers (*JID* : 181, 182), un terrain délimité de tous côtés par une clôture destinée également aux appels et aux rassemblements des internés pour leur déportation. Les idées prévalentes sont celle d'exclusion et d'emprisonnement.

Du fait de la grande mobilité des internés au cœur d'un espace réduit, mais aussi de leur organisation, de leur agitation et de leur activité constante, les particularités de l'enclos de Drancy éveillent sa symbolisation en « fourmilière » (*JID* : 85), inévitablement associée à la fourmi comme « un symbole d'activité industrielle, de vie organisée en société » (Chevalier et Gheerbrant, 1982 : 365).

Le diariste revient sur « la fourmilière » pour décrire cette fois l'infirmerie de Drancy (*JID* : 137), également comparée à une « ruche », et où se distinguent des femmes et des jeunes filles disponibles dans le camp qui apportent leur aide et leur soutien aux malades et démunis du camp. Ces deux images, bien qu'affectueuses du seul fait de la solidarité et du dévouement envers les plus défavorisés, renvoient également à une autre réalité : le manque d'espace pour accueillir un aussi grand nombre d'orphelins dans un espace si petit. La symbolisation des bénévoles en abeilles et fourmis est cohérente, du fait que celles-ci « fascinent par leurs ouvrages collectifs et leur sociabilité » (Le Bras-Chopard, 2000 : 193). Dans cet environnement hostile et dans des conditions extrêmes, la solidarité est une caractéristique distinctive du groupe d'internés par rapport à leurs homologues masculins.

La remémoration particulière de Pithiviers et de Bonne-la-Rolande confère aux lits une place importante : leur étroitesse, empilement, nombre et disposition déterminent leur symbolisation comme « clapiers » (*JID* : 169, 171, 175, 183, 192) ; ceci également en raison de la saleté, des odeurs et de l'agitation constante des occupants.

Nous introduirons finalement deux images, aussi puissantes que poignantes, sur Pithiviers et Drancy, les deux camps où Georges vécut principalement son internement. Ces deux lieux synthétisent un espace où la « vie sociétale » des deux groupes – les autorités et les internés – cohabitent selon un mode de vie qui n'est pas le leur.

Vers la fin de son séjour à Pithiviers, un camp sécurisé par une double rangée de barbelés qui en cerne le périmètre, se dessine l'image d'un véritable « zoo » (*JID* : 176) : d'un côté sont postés des internés, et de l'autre leurs proches. D'un côté, des êtres humains affamés, dévorés par les poux et les punaises, vivant dans des espaces clos ; de l'autre, leurs proches en liberté qui s'y rendent pour les voir, pour les observer, pour leur donner, quand la négligence du surveillant le permet, un peu de nourriture ou des vêtements ; et entre eux, des barbelés. Excepté quelques petits cris ou onomatopées pour attirer l'attention de l'autre, le seul moyen de communication entre eux est

le regard. Une fois la visite finie, cette « collection » d'êtres humains-animaux se retire dans ses baraques-cages, tandis que les êtres humains-spectateurs rentrent chez eux.

Drancy émergera comme un « cirque » (*JID* : 272) : Georges affiche tout ce qu'il a vu et vécu, tel un spectacle où les autorités-dompteuses accomplissent des numéros de dressage et de domptage d'animaux-internés. Et tout comme le cirque s'articule autour d'une scène circulaire, les exhibitions du camp ont lieu dans l'enclos de la Cité de la Muette.

3.4. Images symboliques zoomorphes autour de la déportation

Nous insisterons enfin sur les symbolisations liées à l'inconcevable attente de la déportation. Dans les camps d'internement, les détenus juifs vivent dans l'incertitude de leur déportation et, lorsque celle-ci survient, de sa date et de son heure exactes. Dans cette attente, ceux qui ont la chance de ne pas avoir été élus contemplent soulagés, mais épouvantés, le départ des leurs. Ils ne peuvent cependant jamais se libérer de cette angoisse, qui reviendra à la charge le lendemain. Georges symbolise cette situation à travers l'image d'« un busard » (*JID* : 179). Ce rapace planeur, doté de pattes et de serres puissantes pour dominer et menacer ses proies depuis les hauteurs, s'impose dans son esprit lorsqu'il transforme en contenu psychique l'expérience de l'attente torturante de la déportation des internés.

Toutefois, lorsqu'il prend conscience à Drancy de l'accroissement des probabilités d'une déportation qui le menace, Georges décide de ne pas se laisser intimider par le « fauve » (*JID* : 237), de le braver malgré « son avidité », « sa violence » et « sa férocité ». L'image zoomorphe de la déportation s'imposant dans son appareil psychique est révélatrice de la peur et de la terreur subies par les internés.

La représentation de ces deux images, tout comme celles que Georges présentera par la suite, est particulièrement évocatrice, résulte de sa faculté de reconstruire son vécu enfoui dans son esprit, par le biais des informations sensibles dérivées de ses perceptions. À ce point, nous retiendrons la formule de Le Bras-Chopard (2000 : 18) pour qui « La représentation [...] ressort [...] de l'imagination et non de la raison dont elle se recommande ». Georges s'empare effectivement à travers son imagination des informations précédemment perçues et expérimentées aux camps, puis les transforme en nouveaux stimuli et réalités.

Conclusion

Adopter une perspective analytique double, psychanalytique et mythocritique nous a permis d'appréhender la psyché de Georges à travers son journal d'internement, un récit intime qui dévoile les traumatismes supportés durant sa détention et son internement. Cette double perspective a révélé ce journal intime comme bien plus qu'une simple compilation de notes datées décrivant des personnages réels, leurs actions, réflexions et émotions.

D'un point de vue psychanalytique, le diariste a transformé les expériences vécues à la PQJ et aux camps de Drancy, Pithiviers et Bonne-la-Rolande en contenus psychiques. Ce phénomène, qualifié par la psychanalyse de symbolisation, révèle une profusion d'images zoomorphes lui ayant permis de trouver des substituts aux pulsions enracinées dans sa psyché.

D'autre part, mais toujours dans le contexte de l'approche psychanalytique, Georges se voit confronté à une abréaction provoquée par la symbolisation ; autrement dit la libération des émotions refoulées liées aux événements traumatisants, réalisés par le biais de l'écriture. Chez Georges, l'abréaction devient un phénomène expressif conduisant à une écriture diariste, où la zoomorphisation des autorités allemandes et françaises, de leurs actions individuelles et groupales sur les internés, ainsi que de certains espaces de réclusion, lui permettent de reconstruire l'expérience de la discrimination, de l'exclusion et de la ségrégation subie. Nous avons observé que l'origine de cette écriture, axée sur la zoomorphisation, découle du sentiment de se sentir traité comme un animal, d'être contraint d'adopter des comportements qui vont à l'encontre de ceux propres aux humains et qui sont, par extension et en opposition, ceux spécifiques aux animaux ; en somme, cette écriture puise sa source dans son appartenance à l'« échelle inférieure » de l'animalité.

D'un point de vue mythocritique, nous avons constaté que les images zoomorphiques conçues par Georges sont fondées sur son expérience vitale et sur sa perception de l'expérience corporelle des bourreaux et des victimes, de leurs mouvements et de l'espace qu'ils occupent. Ces images mettent en parallèle deux comportements : les victimes subissent un processus de déshumanisation infligé par leurs tortionnaires, conduisant à leur identification avec des animaux ; par conséquent, les adversaires sont aussi perçus comme tels. Si les rapports sont établis lors de la description de situations concrètes, ils le sont aussi lors d'autres situations plus complexes ou abstraites, le non-humain devenant à son tour conceptualisé en termes animaliers.

Si, dans la description des individus, des actions et des espaces, le référent le plus immédiat de ces symboles zoomorphiques porte sur les animaux de l'environnement, ces derniers peuvent être alternativement perçus sous un jour favorable ou, faisant plus volontiers écho à la tradition culturelle universelle, être chargés de valeurs négatives.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CLAEYS-MEKDADE, Cécilia & Laurence NICOLAS (2009) : « Le moustique fauteur de troubles ». *Ethnologie française*, 39, 109-116. DOI: <https://doi.org/10.3917/ethn.091.0109>

- CHEVALIER, Jean & Alain GHEERBRANT (1982) : *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris, Robert Laffont.
- DE SOIR, Erik & Étienne VERMEIREN (2002) : *Les Debriefings psychologiques en question*. Anvers/Apeldoorn, Garant Éditeurs.
- DELEUZE, Gilles & Felix GUATTARI (1980) : *Mille Plateaux*. Paris, Minuit.
- DURAND, Gilbert (1964) : *L'Imagination symbolique*. Paris, PUF.
- HERZ, Laurent (2004) : *Dictionnaire des animaux et des civilisations*. Paris, L'Harmattan.
- HORAN-KOIRANSKY, Georges (2017a) : *Le Camp de Drancy, seuil de l'enfer juif. Dessins et estampes, 1942-1947*. Paris, Créaphis.
- HORAN-KOIRANSKY, Georges (2017b) : *Journal d'un interné. Drancy 1942-1943*. Grane, Créaphis.
- JUNG, Carl Gustav (1987) : *L'Homme à la découverte de son âme. Structure et fonctionnement de l'inconscient*. Paris, Albin Michel.
- KORFF-SAUSSE, Simone (2007) : « À l'extrême limite de la vie psychique : l'animalité ». *L'Esprit du temps*, 45, 85-95.
- LE BRAS-CHOPARD, Armelle (2000) : *Le Zoo des philosophes. De la bestialisation à l'exclusion*. Paris, Plon.
- LEVI, Primo (1997 [1984]) : *À une heure incertaine. Poèmes*. Préface de Jorge Semprún. Édition et traduction de Louis Bonalumi. Paris, Gallimard (Arcades).
- MANZANO, Juan & Adela ABELLA [dir.] (2018) : *La Construction en psychanalyse : Récupérer le passé ou le réinventer ?* Paris, PUF.
- MATHIER, Irène (2006) : « Le traumatisme de la première génération et ses modes de résolution », in Irène Mathier et al. (dir.), *Entre mémoire collective et familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire*. Genève, Édition ies, 36-60.
- PELSSER, Robert (1989) : « Qu'appelle-t-on symboliser ? Une mise au point ». *Bulletin de psychologie*, XLII/392, 714-726.
- PESCHANSKI, Denis (1997) : *Vichy 1940-1944 : contrôle et exclusion*. Bruxelles, Éditions Complexe (Questions au XX^e siècle).
- SÁNCHEZ-BIOSCA, Vicente (2001) : « Représenter l'irreprésentable. Des abus de la rhétorique », in P. Bertin-Maghit & B. Fleury (éds.), *Les Institutions de l'image*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 169-178.